

Québec français



Les yeux de Maurice Les jeux de l'écriture

Renald Bérubé

Number 114, Summer 1999

Écriture et sport

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56192ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bérubé, R. (1999). Les yeux de Maurice : les jeux de l'écriture. *Québec français*, (114), 72–75.



Auster a parfois l'impression que les démarches mentales de son fils en train de jouer sont l'image exacte de sa propre progression dans le labyrinthe de son livre. Il a même imaginé que s'il arrivait à représenter par un diagramme les jeux de son fils [...] et son livre par un autre [...], les deux diagrammes seraient identiques.

Paul Auster, *L'invention de la solitude* ¹

Les yeux de Maurice, les jeux de l'écriture

PAR RENAUD BÉRUBÉ*

ant du côté de l'écriture que du côté de la lecture, il tombe sous le sens que la littérature est un jeu. J'écris afin d'aménager un monde mieux habitable, de réaménager un univers inhabitable ; je lis telle œuvre parce qu'elle me propose un lieu qui répond mieux à mes attentes. Ou qu'elle sait présenter une critique intelligente et acérée du quotidien. Tout cela a été, bel et bien, amplement démontré dans plusieurs ouvrages du meilleur sérieux. Deux exemples, le premier touchant l'écriture, le second, la lecture.

Roman des origines et origines du roman de Marthe Robert ² explique de manière convaincante que l'être humain, dès son plus jeune âge, est un conteur d'histoires invétéré. Puisque le monde ne répond pas instantanément à tous ses désirs, il s'en inventera un à sa mesure dans lequel, à la fin, il se révélera Prince ou Princesse. Dorénavant, ainsi que le veut son désir, il sera le centre tout-puissant de l'univers. Ce roman de nos enfances, lisible dans les contes de fées, constitue bel et bien l'origine du roman, de toute écriture en fait, selon M. Robert. Et il n'est pas dit, tout un chacun le sait, que la propension de l'être humain à « se conter des histoires » s'achève avec sa plus tendre enfance.

Versant lecture, le titre d'un ouvrage de Michel Picard constitue un programme en soi : *La lecture comme jeu. Essai sur la littérature* ³. Dès les premières pages, Picard écrit : « En un sens, le jeu est le refoulé des études littéraires » (p. 11). Pourquoi donc, grands dieux ? Les jouets ne furent-ils pas les objets premiers grâce auxquels nous avons fait l'apprentissage du monde, l'être humain n'est-il pas *Homo ludens*, selon le titre de l'ouvrage de J. Huizinga ⁴ ? Les études littéraires se priveraient de jouer, alors que Shakespeare, ludique, savait avec Hamlet que « *the play is the thing* » ? Inacceptable. Il faut lire alors, de Saint-Denys Garneau, le poème intitulé « Le jeu » qui juxte admirablement les activités ludiques de l'enfant et celles de l'écrivain :

Ne me dérangez pas je suis profondément occupé

*Un enfant est en train de bâtir un village
C'est une ville, un comté
Et qui sait
Tantôt l'univers.*

Il joue [...]

*Joie de jouer ! paradis des libertés !
Et surtout n'allez pas mettre un pied
dans la chambre
On ne sait jamais ce qui peut être dans ce coin
Et si vous n'allez pas écraser la plus chère
des fleurs invisibles*

*Voilà ma boîte à jouets
Pleine de mots pour faire de merveilleux
enlacements*

*Les allier séparer marier,
Déroulements tantôt de danse
Et tout à l'heure le clair éclat du rire
Qu'on croyait perdu* ⁵

Et pourtant, tout cela étant, il n'en demeure pas moins que l'association jeu-littérature ne va pas de soi. Comme si le jeu, pratique enfantine ou pour attardés de l'enfance, discréditait la littérature, pratique artistique. Si vous associez alors, dans une conversation, pratiques sportives et pratiques littéraires, c'est que vous acceptez tous les risques. En quoi peut-on associer, dites-moi, Maurice Richard et Gabrielle Roy ? Quels liens existent entre *Bonheur d'occasion* (1945) et l'émeute du Forum (1955) ? Aucun, de prime abord, sinon celui qui permettrait d'affirmer que tous les Lacasse, finalement fatigués de refouler leurs misères, se livrèrent à *la casse* afin de se faire entendre.

Jeux et sports : de Garneau à Umberto Eco

Voilà qui nous offre l'occasion — un mauvais jeu de mots peut toujours servir — de citer un passage de la célèbre étude d'Umberto Eco sur la non moins célèbre série des romans de Ian Fleming ayant pour héros James Bond. L'occasion est d'autant plus appropriée que les propos d'Eco rappellent les vers déjà cités de Saint-Denys Garneau. Eco écrivait : « On pourrait comparer un roman de Fleming à une partie de football, dont on connaît au début l'ambiance, le nombre et la personnalité des joueurs, les règles du jeu, le fait qu'en tout cas il se jouera sur un terrain gazonné. La seule différence est que, dans une

partie de football, on ignore jusqu'à la fin l'information dernière : qui sera le gagnant ? Il serait plus exact de le comparer à une partie de basket-ball jouée par les Harlem Globe Trotters contre une petite équipe de province. On sait de façon certaine et en vertu de quelles règles les Harlem Globe Trotters l'emporteront ; le plaisir consistera alors à voir avec quelles trouvailles et quelle virtuosité ils atteindront le moment final, avec quelles jongleries ils tromperont l'adversaire. Dans les romans de Fleming, on célèbre donc de façon exemplaire cet élément de jeu escompté »⁶. Car nous savons que Bond ne saurait être vaincu : la série ne pourrait sans lui se poursuivre. Dès lors qu'il est su que Bond s'en tirera, tout l'intérêt se trouve dans le *comment* : comment l'écrivain va-t-il se servir de sa « boîte à jouets/ Pleine de mots pour faire de merveilleux enlacements/ Les allier séparer marier/ Déroutements tantôt de danse », ainsi que, s'agissant des Harlem Globe Trotters, « le plaisir consistera alors à voir avec quelles trouvailles et quelle virtuosité ils atteindront le moment final, avec quelles jongleries » ? Ayant lu les propos footbalo-basketteurs d'Eco, nous ne pouvons que souscrire à ceux de Marc Chénétier : « Le sport, dans son utilisation littéraire, est un "jeu" relativement plus motivé que d'autres. Il se démarque — dans la rigueur de ses règles — de l'arbitraire absolu ; mais il n'est qu'un jeu parmi d'autres, au nombre desquels la fiction elle-même, et se prête bien par là, en littérature, à des jeux seconds »⁷.

Sports et littérature américaine

Pourtant, dans cette même étude sur la fiction américaine, Chénétier peut encore écrire : « Le "roman de baseball" est si abondant, aux États-Unis, qu'il constitue un sous-genre, à l'instar du roman policier, du roman sentimental ou du "western" » (p. 185). Qui donc pourrait affirmer qu'il en va de même dans la pratique québécoise de la littérature ? Le hockey et ses Canadiens à la flanelle sanctifiée, de Maurice Richard à Guy Lafleur et au p'tit Viking, Matt Naslund, n'occupent pas une place moins importante dans l'imaginaire québécois que le baseball, les Yankees et Babe Ruth — ou Jackie Robinson — dans l'imaginaire américain. (Justement, c'est au Québec que Robinson est devenu le premier athlète afro-américain des temps modernes à évoluer dans le baseball organisé des Blancs. C'est au Québec encore que le baseball majeur a connu son premier entraîneur-chef latino-américain. Voilà certes de beaux sujets, ainsi que la rivalité Canadiens-Nordiques qui a jadis enflammé les chaumières tout autant que les foyers huppés. Or, quelles traces littéraires cela a-t-il ici laissées ?)

Depuis toujours ou presque, le baseball (puis le football et le basketball) est partie prenante du texte littéraire américain. Walt Whitman a écrit sur le baseball. Le premier romancier « western », Zane Grey, qui a commencé à écrire au moment où se fermait à l'ouest la *frontier*, a d'abord écrit des romans de baseball. Dans *Gatsby le Magnifique* (1925) de Scott Fitzgerald, la Série mondiale truquée de 1919 apparaît telle une métaphore en abyme de la perversion de l'*american dream* que décrit l'échec de la quête de Gatsby. Le premier roman de Bernard Malamud, *The Natural*, fait appel à la fois à diverses mythologies antiques et à des faits précis de l'histoire du baseball. Et l'on pourrait multiplier les exemples presque à l'infini.

Du baseball au hockey

Il faut aussi ajouter, exemples d'un autre ordre, qu'une revue littéraire universitaire aussi sérieuse que *Modern Fiction Studies* de l'Université Purdue (Indiana) a consacré sa livraison du printemps 1987 au sujet suivant : *Modern Sports Fiction* ; que les Presses de l'Université Columbia ont publié en 1990 un ouvrage de C.K. Messenger intitulé *Sport and the Spirit of Play in Contemporary American Fiction*.

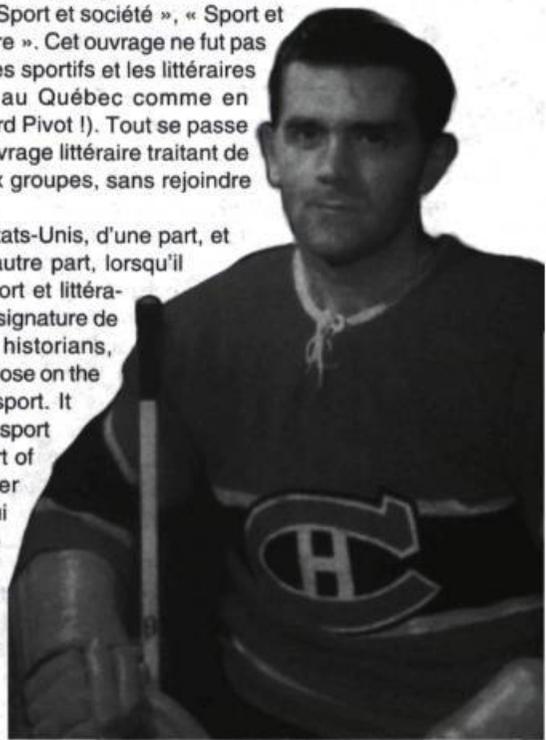
Entendons-nous bien. Il ne s'agit pas de nous mettre à la remorque des pratiques littéraires américaines ni de les survaloriser, mais plutôt de souligner que nous aussi nous habitons l'Amérique du Nord, depuis le même moment ou à peu près que les Américains, que nous partageons avec eux un même goût pour le sport, que le hockey et ses héros occupent chez nous une place aussi importante (demandez à Fridolin et à Robert Charlebois !) que le baseball et ses héros chez nos voisins. Ces situations similaires n'ont pourtant pas donné des résultats semblables, la production littéraire sportive québécoise étant beaucoup plus restreinte, toutes proportions gardées, que l'américaine. Question inévitable : pourquoi ?

Entre France et États-Unis

À l'automne 1987, la revue littéraire québécoise *Nuit blanche* publiait dans le n° 29 un fort beau dossier intitulé, fait rare, « Le sport a des lettres ». Inutile d'expliquer ce titre éloquent : il s'agissait d'étudier diverses manifestations sportives dans des textes littéraires de différentes provenances. Le numéro, malgré ses qualités, ne fut pas un succès de vente.

En 1988, les Presses universitaires de Nancy publiaient, sous la direction de J. Atherton et R. Sibley, un ouvrage intitulé *Le sport en Grande-Bretagne et aux États-Unis. Faits, signes et métaphores* ; ce titre donne déjà, lui aussi, l'orientation de l'ouvrage, que ses subdivisions éclairent encore : « Sport et société », « Sport et médias », « Sport et littérature ». Cet ouvrage ne fut pas un succès de vente (*bis*). Les sportifs et les littéraires sont pourtant nombreux, au Québec comme en France (demandez à Bernard Pivot !). Tout se passe néanmoins comme si un ouvrage littéraire traitant de sport tombait entre les deux groupes, sans rejoindre ni l'un ni l'autre.

Il semble qu'il y ait les États-Unis, d'une part, et le Québec et la France, d'autre part, lorsqu'il s'agit des rapports entre sport et littérature. Or on peut lire, sous la signature de R. Mandell : « But French historians, those on the old model and those on the new model, almost ignore sport. It may be that, as in the past, sport will never be considered part of what French elites consider civilization » (p. 127). Ce qui peut s'entendre tel un écho de ces lignes qu'on pouvait lire en février 1982 dans le n° 19 de la revue française *Le Débat* : « Depuis longtemps reconnue dans le monde anglo-saxon ou en Allemagne, l'étude des



pratiques sportives n'est encore en France qu'à ses commencements » (p. 35).

Voilà bien, semble-t-il, l'une des deux raisons pouvant expliquer la présence restreinte des pratiques sportives dans notre littérature. Aux États-Unis, contrairement à ce qui se passe en France, bien des éléments de la culture populaire ont été très tôt acceptés dans les pratiques de la culture savante. Ainsi le sport pouvait être lu comme une manifestation de la « civilisation ». Or, comme l'élite intellectuelle québécoise, pour diverses raisons sociohistoriques, est davantage à l'écoute de la pensée française, elle n'intègre pas aussi aisément que les Américains des éléments de la culture populaire à ses manifestations savantes. D'où le fait que le sport, pratiques et personnages, sont surtout présents, chez nous, dans les genres du spectacle et de la paralittérature.

Deuxième raison. Nous affectionnons surtout, au Québec, des sports plutôt nord-américains, moins pratiqués en tout cas dans les pays francophones : le hockey, le baseball, la version nord-américaine du football. Sur le plan de la réception francophone, qui donc, hors nous, pourrait apprécier à ses justes valeur et signification un roman dont le héros serait, disons, Jacques Plante (Canadiens) ou H. Trawick (Alouettes) ? Nous touchons là aux questions de la diffusion, de la vente possible d'une œuvre, du marché restreint que nous constituons.

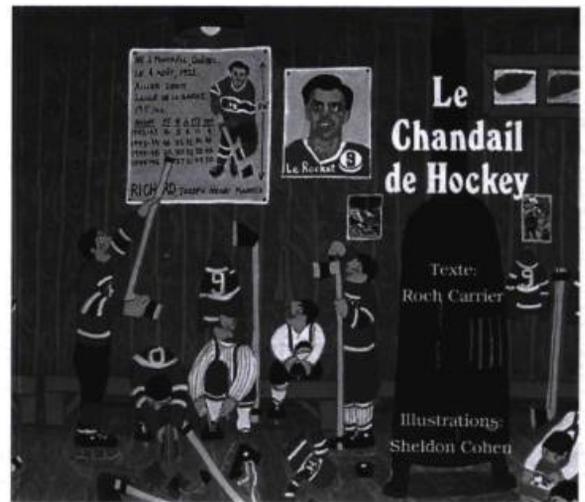
Jeux littéraires sportifs québécois

Si *Maria Chapdelaine* (1914) de Louis Hémon est un roman québécois, force est d'admettre, avec réserve, que les autres textes de l'auteur font partie de notre patrimoine littéraire. Dès lors, *Battling Malone, pugiliste* (1925) apparaît comme l'un des premiers romans sportifs québécois ; et les *Récits sportifs* (1982) de Hémon, recueil de textes publiés entre 1904 et 1913 et colligés par Aurélien Boivin et Jean-Marc Bourgeois, devraient se lire comme nos premiers textes littéraro-sportifs destinés aux journaux et revues. D'ailleurs peut-être faut-il lire *Maria Chapdelaine* à la lumière de *Battling Malone* et des *Récits* plutôt que l'inverse ; ce qui intéresse Hémon, c'est la place nécessaire de la nature dans le rapport culture-nature.

Voilà que nous venons, enfin ! me direz-vous, de mentionner des textes littéraires sportifs « québécois ». Avant d'en ajouter quelques autres, on aura compris depuis un moment déjà que cet article ne vise pas à dresser une bibliographie ou une anthologie des textes littéraires (ou paralittéraires) québécois mettant le sport... en jeu, travail à venir. Il présente plutôt un cadre de référence (parmi d'autres) à l'intérieur duquel il est possible de penser littérature, jeu et sport comme des répondants les uns des autres, jeux premiers et jeux seconds, dirait Chénétier. Voici donc quelques titres.

Les yeux de Maurice

Le hockey. Maurice Richard. Les yeux de Maurice. Les yeux de Maurice ainsi que décrits, en particulier, par les gardiens de but adverses. Désir de vaincre, quel que soit le prix à payer, marquer un but, quels que soient l'adversité ou les moyens utilisés pour contrer ledit désir de vaincre. Maurice, « l'idole d'un peuple » selon l'intitulé

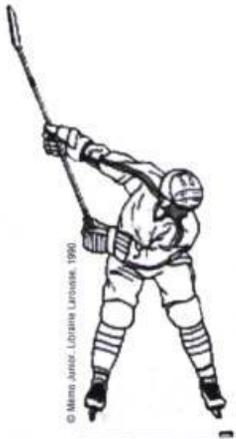


de la biographie de Jean-Marie Pellerin⁸, Maurice Richard qui, dans les années 1940 et 1950, fut l'objet de toutes nos identifications collectives alors que le politique tardait à les prendre en charge. Pierre Gélinas a écrit là-dessus de beaux passages dans *Les vivants, les morts et les autres* (1959) et Roch Carrier, avant d'écrire son célèbre conte sur le chandail tricolore, avait consacré une belle page à l'idole Maurice dans *Il est par là le soleil* (1970), tandis qu'Eugène Cloutier, lui, s'intéresse à l'émeute du Forum, dans *Les inutiles*.

Mais pour les quelques romans qui évoquent le hockey et Richard, combien de chansons sur ceux-ci ? L'énumération serait assez longue qui mentionnerait entre autres les chansons de Pierre Létourneau et de Beau Dommage ; et il faudrait, bien plus que vers le roman « officiel », se tourner vers le théâtre, avec, par exemple, *Un pays dont la devise est je m'oublie* (1976) de Jean-Claude Germain qui met Maurice en scène, ou *Le chemin du Roy* (1968), de Françoise Loranger et Claude Levac, écrit dans le sillage de la venue du Général de Gaulle à l'Exposition universelle de Montréal en 1967, qui met en scène deux clubs de hockey adverses, Québec et Ottawa.

À telle enseigne que cette pièce pourrait se lire comme un signe avant-coureur de ce qui allait devenir une pratique originale du théâtre, la Ligue nationale d'improvisation, appropriation du hockey par une autre scène. Deux pièces encore : *La coupe Stainless* (1973) de Jean Barbeau et *La soirée du fockey* (1972) d'André Simard. Et faut-il bien, s'agissant du hockey spectaculaire toujours, évoquer le succès de la série télévisée *Lance et compte* ou celui des films numérotés intitulés *Les Boys I et II* ?

Le sens exact d'un détail apparaît peut-être ici, précisément : le roman *Les Plouffe* (1948) de Roger Lemelin évoquait (brièvement) les exploits sportifs de Guillaume, baseballeur destiné aux « grandes ligues ». Les séries « populaires » tirées du roman, à la radio, puis à la télévision, donneront une plus grande place au sport, au... hockey en particulier. Pour en finir avec le hockey, deux textes de science-fiction : une nouvelle, « Le fantôme du Forum » (1981) de Jean-Pierre April, et les *Hockeyeurs cybernétiques* (1983) de Denis Côté, ce dernier roman et sa suite étant en plus destinés à la jeunesse ! Ainsi que le sont, sans science-fiction, *Une... deux... trois prises*.



Le hockey et ses Canadiens à la flanelle sanctifiée, de Maurice Richard à Guy Lafleur et au p'tit Viking, Matt Naslund, n'occupent pas une place moins importante dans l'imaginaire québécois que le baseball, les Yankees et Babe Ruth – ou Jackie Robinson – dans l'imaginaire américain.

T'es mort (1976) de Jacques Benoit et *Premier but* (1990) de R. Poupart, dont les titres mêmes évoquent le baseball.

Jeux en traduction : chanter un but

Le baseball, que les Français écrivent base-ball, nous mène, hasard qui n'en est pas un dans ce Québec français d'Amérique du Nord, à la question linguistique, superbement mise en scène et en mots dans le dernier roman de Jacques Poulin, *Chat sauvage* (1998). Poulin aime le sport ; *Le cœur de la baleine bleue* (1970) évoquait le hockey et les As de Québec, *Faites de beaux rêves* (1974) se déroulait à l'occasion d'une course de Formule 1, le héros des *Grandes marées* (1978) pratiquait le tennis. Et la traduction de bandes dessinées, puisque tel était son métier. Dans *Chat sauvage*, traduction et baseball sont conjoints : Poulin, de façon ludique, relève des passages en traduction française de romans américains alors que ceux-ci parlent de baseball. La question qu'il pose alors pourrait se formuler ainsi : qu'arrive-t-il quand l'instance traductrice traduit une pratique (culturelle ?) dont elle connaît bien peu de choses, sinon rien ? Vieux problème toujours d'actualité : il s'agit de lire, pour s'en convaincre, le document qui se trouve à la fin de *De la paume au tennis* de Georges Bonhomme⁹ : quand il s'agit de traduire l'idiotelecte sportif anglais, le Québec et la France n'ont certes pas la même attitude ! Québécois d'origine américaine dont les romans sont traduits en France alors que lui-même traduit en anglais des œuvres québécoises, parcours qui regroupe tout,

David Homel, dont *Il pleut des rats* (1991) parle de baseball, en aurait sans doute long à dire sur le sujet !

Assez. Je m'en vais lire le roman de Michel Désautels, *Smiley* (1998), dont Gilles Marcotte, lui-même grand amateur de sports, dit tant de bien dans *L'actualité* du 15 mars 1999, et voir le film de François Bouvier, *Histoires d'hiver*, tiré du livre de M. Robitaille, *Des histoires d'hiver, avec des rues, des écoles et du hockey* (1980). Et relire *Les poètes chanteront ce but* (1991) de Bernard Pozier, recueil de poèmes dont le titre provient d'un commentaire de Michel Normandin à la suite d'un but marqué par le Rocket. Parlant de poésie : déjà, François Hertel... Assez.

* Professeur de littérature, Université du Québec à Rimouski

Notes

1. Arles, Actes Sud, 1988, p. 205.
2. Paris, Gallimard, Coll. « Tel », 1976 [1972].
3. Paris, Minuit, Coll. « Critique », 1986.
4. Paris, Gallimard, Coll. « Les essais », 1977 [1919].
5. *Œuvres*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1971, p. 10.
6. Dans *Communications*, n° 8, Paris, Seuil, 1966, p. 90.
7. Paris, Seuil, Coll. « Don des langues », 1989, p. 148.
8. Montréal, Éditions de l'Homme, 1976.
9. Paris, Gallimard, Coll. « Découvertes », 1991, p. 120-123.



VOTRE PLAISIR DE LIRE : NOTRE PLAISIR D'ÉDITER !



LE MAL DU NORD

récit

Ce récit apparaît comme une sorte de testament où le cinéaste fait part de ses interrogations les plus profondes sur le sens des gens et des choses qui passent, sur la signification d'un voyage qui dépasse vite les dimensions du bateau qui le porte. Et comme toujours chez Perrault, une écriture douce et forte, une langue qui permet la rencontre de la réflexion et de la poésie.



Skip Moën

GOUVERNEUR DU CRÉPUSCULE

Un écrivain de gauche est sauvagement agressé chez lui à Ottawa, puis assassiné deux jours plus tard sur son lit d'hôpital. Deux enquêtes sont menées : celle de la police d'Ottawa et celle d'un professeur de littérature.

Entre les groupuscules néo-nazis et le Reform Party, entre le fait divers crapuleux et une nouvelle affaire Jean-Louis Roux, l'auteur nous plonge dans l'horreur de la banalisation de la xénophobie et du racisme.

L'auteur utilise à foison des données réelles et l'Histoire. De quoi donner froid dans le dos !



Pierre Perrault



Pierre Perrault est un des piliers du cinéma direct. Il est aussi l'un de nos grands auteurs. Son œuvre a été couronnée de plusieurs prix.

Skip Moën, grand amateur de roman noir, a aussi publié *Dure, dure ma vie!* ainsi que *Ma belle-mère adorée*.